

①

VILÉM FLUSSER

"Hercule Florence : un photographe avant l'appareil"
18 octobre 1986 Nice

La photographie a été inventée en 1839 par Daguerre et Niépce. Vérité historique des Français. Ou bien: la photographie a été inventée en 1839 par Talbot. Vérité historique des Anglais. Chaque peuple écrit l'histoire. Sa petite histoire. C'est une question de fierté nationale. C'est une question de pouvoir. La vérité historique doit se plier à ces impératifs. La vérité est secondaire par rapport à la fierté. Et surtout par rapport au pouvoir. La multiplicité des supposés inventeurs de la photographie (il y eut aussi Bayard) doit être niée. Mais ce sont là des édifices fragiles. Des constructions de carton-pâte. Un rien peut les ébranler. Un fait nouveau peut surgir, de l'autre bout du monde, qui va démolir ces prétendues vérités historiques. Ces petites histoires pèsent peu dans le flux de l'histoire. Mais pour le voir il faut prendre du recul. Et c'est bien là ce que les hommes ne savent pas faire. Et il faut lutter contre les pouvoirs existants. Et c'est bien là ce que les hommes n'osent pas faire.

Le 15 janvier 1833 (en ayant eu l'idée quelques mois plus tôt), un inconnu autodidacte nommé Hercule Florence inventa la photographie dans l'hinterland du Brésil, loin des centres scientifiques et culturels. Qu'est-ce qu'une invention? Une invention, c'est faire et c'est nommer. Hercule Florence nomma. Il écrivit le mot "photographie" dans son journal ce jour-là. Il écrivit "Note sur la photographie" ce jour-là. Et il fut le premier au monde à le faire. Six ans avant John Herschel et Eugène Desmarests. Photographie : écriture avec la lumière. Personne avant lui n'avait osé ce mot, personne ne l'avait composé. Personne même n'avait écrit "écriture avec la lumière" dans quelque langue que ce soit, avec quelque étymologie que ce soit. Ce sont les mots qui construisent l'histoire. L'histoire n'existe pas sans mots. En créant ce mot, en le posant là, Hercule Florence entra dans l'histoire. Et peut-être le mot est-il plus important que la chose. L'invention de la photographie marque une rupture dans l'histoire qu'on peut comparer à une autre rupture historique, celle de l'invention de l'écriture linéaire. Et c'est son mot à lui qui est resté. Daguerreotype et calotype ont disparu. Les choses, mais aussi les mots.

Mais Hercule Florence inventa aussi la chose. Il fit, il créa. Cela et d'autres choses. Monegasque, il venait des rives de la Méditerranée. Aventurier, il arriva au Brésil à 20 ans, en 1824. Je partage cela avec lui. Je sais ce que peut signifier immigrer au Brésil à 20 ans: je fus moi aussi, cent seize ans plus tard, par contrainte et non par choix, un exilé, un immigrant désorienté et curieux. Un autre monde. On regarde ce nouveau monde on l'explore, on l'apprend, on tente d'y trouver sa place. C'est la nécessité de l'exilé pour qui les contraintes imposées par le nouveau pays sont fructueuses. On essaie de le comprendre, de le maîtriser. Sa nature, sa civilisation, sa langue, sa culture. On est un étranger et on devient Brésilien. Hercule Florence regarda, explora et rendit compte. Rapidement, peu après son arrivée. Ce qu'il voulait, c'était montrer ce monde, représenter ce réel. Il le fit pendant trois ans comme dessinateur d'une expédition scientifique naturaliste dans l'intérieur du pays. Il dessina des plantes, des animaux et des Indiens, inlassablement. Il rédigea le journal de bord de l'expédition. C'est-à-dire qu'il nomma aussi. Les plantes et les animaux inconnus. Il écrivit leurs noms, les inventa peut-être. Il était doué pour l'invention de mots. Nommer et dessiner ne suffisaient pas. Il inventa alors un système de notation des chants des oiseaux et des cris des animaux terrestres. Toujours rendre compte, trouver un moyen de représenter. Inventeur compulsif mais pratique, il explora de nouvelles techniques pour l'impression sur tissu et sur papier sans presse, pour la peinture par pulvérisation, pour l'effet de relief en peinture. Dans un pays où, jusqu'il y a peu, l'imprimerie était interdite. Dans un pays qui découvrait tout juste la pensée libérale et l'espace public. Dans un pays loin des centres de savoir européens. Toujours, la transmission d'un support à un autre : des cris d'animaux en notation écrite, de l'écrit en imprimé, de l'imprimé en photographique. Et toujours, il les nomma: polygraphie (ce que nous appelons photocopie), pulvographie, stéréopeinture. Inventer, c'est faire et c'est nommer. Inventer sans nommer n'a pas de sens, pas de poids, pas d'histoire. Peut-être Niépce l'a-t-il fait avant lui, les nommant héliographies, écritures par le soleil. Un joli mot, mais sans pérennité. Peu importe, Florence est lui aussi un inventeur. Et il a, lui, la paternité du mot.

Florence était dessinateur et peintre. Il aimait (comme Daguerre) le clair-obscur, la transparence, les reflets, la fumée, les nuages. Et il inventa la peinture cisparente, plaçant des feuilles de papier dans une chambre obscure pour y reproduire les images

de l'extérieur. C'était une forme de camera obscura. Son premier appareil était rudimentaire: une caisse de bois couverte avec sa palette de peintre et la lentille d'une lorgnette dans le trou de la palette. N'est-il pas ~~un~~ merveilleux que la peinture (la palette) fut ainsi mise au service de la photographie? Alors que Baudelaire voyait la photographie comme une très humble servante de l'art. La peinture cisparente ne fut peut-être pas une véritable invention technique. Mais ce fut une invention linguistique. Florence inventeur de mots. Cisparent. De ce côté-ci du visible. Et, début 1833, il enduisit ces papiers de nitrate d'argent. Il parvint à fixer l'image avec de l'ammoniaque et de l'urine. Et ainsi il inventa la photographie. La première photographie fixée, pérenne, sans doute. Le premier positif-négatif. Il photographia (comme Niépce) la vue depuis la fenêtre de son cabinet de travail, la prison de sa ville, un buste de La Fayette. (2)

Ne subsistent de lui que des photographies par contact. Des étiquettes, des diplômes. Des reproductions proches de l'imprimerie plutôt que des prises de vue originales. Celle de la collection du bouquiniste Pedro Correa do Lago montre des étiquettes de flacons de produits chimiques. Sans doute ceux qu'il utilisait. Une photographie auto-référentielle. Presque un autoportrait. Elle a pour nom, écrit de sa main "Epreuve n°2 (Photographie)". En 1838, Florence offrit au Prince Joinville, gendre de l'Empereur du Brésil, le portrait photographique d'un Indien Bororo, obtenu par contact de l'un de ses dessins. Sans doute le premier portrait photographique au monde, il réalisa aussi des clichés-verre. Florence aussi avec des sels d'or. Il n'en reste pas d'exemple. Peut-être était-ce trop coûteux. Même si, par son mariage, Florence était devenu un riche propriétaire terrien. Et, contre son gré, un esclavagiste. Mais c'est une autre histoire. Celle de ses mariages, de ses enfants, des esclaves, et du collège Florence, le premier collège pour jeunes filles du pays.

Il ne reste que très peu d'images photographiques d'Hercule Florence. Ces étiquettes de 1833, un diplôme maçonnique. Pourquoi le reste a-t-il disparu? Serait-ce pour des raisons techniques? Ou bien serait-ce parce que ce pays ne sait pas préserver son histoire? Parce que, longtemps, il ne s'est guère soucié de son passé autre que glorieux, colonisateur et conquérant? Je crois plutôt que c'est parce que le discours européen, français ou anglais a dominé. Parce que l'Europe a imposé son histoire. Le pauvre Florence ne faisait pas le poids. Le pauvre Brésil ne faisait pas le poids non plus.

Comme je l'ai écrit ailleurs, la photographie est un appareil. Les images techniques sont produites par des appareils. L'appareil photo est une boîte noire programmée à produire des photographies, et chaque photographie réalise une des possibilités qu'offre le programme de l'appareil. Le photographe est à l'intérieur de son appareil. L'homme et l'appareil se confondent pour ne faire plus qu'un. Ainsi pouvons-nous qualifier le photographe de fonctionnaire de l'appareil.

L'invention européenne de la photographie est le fruit de deux appareils, un de pouvoir politique et un de pouvoir économique, et financier. La combinaison des deux est ce qui constitue depuis bientôt 150 ans le système photographique dans lequel nous vivons. A l'exception de rares rebelles, que j'ai nommés "photographes expérimentaux": ceux qui savent qu'ils jouent contre les appareils, ceux qui tentent de répondre à la question de la liberté dans le contexte général des appareils. Après la mort de Niépce, Daguerre est allé proposer leur invention au gouvernement français. En faisant cela, il a transformé une invention révolutionnaire en outil utilisable par le pouvoir à ses propres fins. Il a abdiqué sa liberté de créateur au profit du bien public, de la raison d'Etat, du pouvoir politique. François Arago, lors de la présentation du daguerréotype le 3 juillet 1839 à la Chambre des Députés, a mis en avant le fait que cette invention serait une source de richesse et un instrument de pouvoir. Elle servirait le triomphe des valeurs républicaines autant que celui de la découverte technologique. De tels progrès préparent la voie d'un état démocratique idéal. Les états doivent développer les plus nobles applications comme celle-ci dans leur propre intérêt. Ils doivent faire converger la science, l'art et la politique vers un même but. La photographie au service de l'appareil de la science, et la science au service de l'appareil de l'Etat. Une chose publique. Les programmes qui en découlent et les fonctionnaires qui les exécutent. Des photographes fonctionnaires de cet appareil qui doivent raisonner en termes de pouvoir, de contraintes et d'utilité. Des photographes qui ont dû abdiquer leur liberté créatrice pour se conformer aux normes du pouvoir politique et médiatique, pour obtenir des commandes et être publiés.

Concurremment, Talbot a inventé le calotype, une photographie multiple. Une photographie qu'on peut reproduire. Une photographie qui devient un objet. Un objet qu'on peut vendre, qu'on peut acheter. Une économie de travail et d'argent, un potentiel commercial certain. Il faut payer pour l'objet photographique, et il faut payer pour le brevet de la calotypie. Un univers marchand. Un appareil financier. Des programmes qui impliquent

un transfert financier. Des photographes fonctionnaires de cet appareil qui doivent raisonner en termes de revenus, de coûts et de profits. Des photographes qui ont dû abdiquer leur liberté créatrice pour entrer dans le marché, être vendables et vendus. (3)

La tristesse de l'histoire d'Hercule Florence, c'est qu'il était loin de tout et n'avait aucune chance d'être reconnu. Quand il apprit l'existence du daguerréotype, en 1840, il fut troublé et amer. Et il ne s'occupa plus jamais de photographie. Son invention sombra dans l'oubli. Les faits nouveaux ne sont pas bienvenus dans l'Histoire consacrée, celle des dominants.

La beauté de l'histoire d'Hercule Florence, c'est qu'il était là avant. Un inventeur. Un expérimentateur. Une image unique. Pas ~~XXXXXXXXXX~~ de règles. Pas de programmes. Pas (encore) d'appareil. Ni politique, ni financier. Nul ne sait ce qui serait advenu si cet obscur Brésilien était devenu, comme il se devrait, l'inventeur officiel de la photographie en lieu et place de ceux qui furent reconnus. Mais sa force (et son charme) est qu'il reste le premier et le seul photographe d'avant l'appareil. Avant l'appareil du pouvoir, avant l'appareil de la finance. Nous sommes dans la post-histoire, à la fin de l'ère écrite alphabétique, dans le triomphe des images techniques. Florence fut le premier à produire des images techniques. Le premier à inventer l'art de reproduire le monde sans se donner la peine de le faire soi-même. Le premier photographe libre. Le premier franc-tireur. Le premier révolutionnaire. Et, comme je l'ai écrit ailleurs, la seule possibilité de révolution qui nous reste aujourd'hui, c'est d'avoir une philosophie de la photographie.

Vilém Flusser

Hercule Florence: un photographe avant l'appareil

18 octobre 1986 Nice

La photographie a été inventée en 1839 par Daguerre et Niépce. Vérité historique des Français. Ou bien : la photographie a été inventée en 1839 par Talbot. Vérité historique des Anglais. Chaque peuple écrit l'histoire. Sa petite histoire. C'est une question de fierté nationale. C'est une question de pouvoir. La vérité historique doit se plier à ces impératifs. La vérité est secondaire par rapport à la fierté. Et surtout par rapport au pouvoir. La multiplicité des supposés inventeurs de la photographie (il y eut aussi Hippolyte Bayard) doit être niée. Mais ce sont là des édifices fragiles. Des constructions de carton-pâte. Un rien peut les ébranler. Un fait nouveau peut surgir, de l'autre bout du monde, qui va démolir ces prétendues vérités historiques. Ces petites histoires pèsent peu dans le flux de l'histoire. Mais pour le voir il faut prendre du recul. Et c'est bien là ce que les hommes ne savent pas faire. Et il faut lutter contre les pouvoirs existants. Et c'est bien là ce que les hommes n'osent pas faire.

Le 15 janvier 1833 (en ayant eu l'idée quelques mois plus tôt), un inconnu autodidacte nommé Hercule Florence inventa la photographie dans l'arrière-pensée du Brésil, loin des centres scientifiques et culturels. Qu'est-ce qu'une invention ? Une invention, c'est faire et c'est nommer. Hercule Florence nomma. Il écrivit le mot « photographie » dans son journal ce jour-là. Il écrivit « Note sur la photographie » ce jour-là. Et il fut le premier au monde à le faire. Six ans avant John Herschel et Eugène Desmarests. Photographie : écriture avec la lumière. Personne avant lui n'avait osé ce mot, personne ne l'avait composé. Personne même n'avait écrit « écriture avec la lumière » dans quelque langue que ce soit, avec quelque étymologie que ce soit. Ce sont les mots qui construisent l'histoire. L'histoire n'existe pas sans mots. En créant ce mot, en le posant là, Hercule Florence entra dans l'histoire. Et peut-être le mot est-il plus important que la chose. L'invention de la photographie marque une rupture dans l'histoire qu'on peut comparer à une autre rupture historique, celle de l'invention de l'écriture linéaire. Et c'est son mot à lui qui est resté. Daguerreotype et calotype ont disparu. Les choses, mais aussi les mots.

Mais Hercule Florence inventa aussi la chose. Il fit, il créa. Cela et d'autres choses. Monégasque, il venait des rives de la Méditerranée. Aventurier, il arriva au Brésil à 20 ans, en 1824. Je partage cela avec lui. Je sais ce que peut signifier immigrer au Brésil à 20 ans : je fus moi aussi, cent seize ans plus tard, par contrainte et non par choix d'aventure, un exilé, un immigrant désorienté et curieux.

Un autre monde. On regarde ce nouveau monde, on l'explore, on l'apprend, on tente d'y trouver sa place. C'est la nécessité de l'exilé, pour qui les contraintes imposées par le nouveau pays sont fructueuses. On essaie de le comprendre, de le maîtriser. Sa nature, sa civilisation, sa langue, sa culture. On est un étranger et on devient Brésilien. Hercule Florence regarda, explora et rendit compte. Rapidement, peu après son arrivée. Ce qu'il voulait, c'était montrer ce monde, représenter ce réel. Il le fit pendant trois ans comme dessinateur d'une expédition scientifique naturaliste dans l'intérieur du pays. Il dessina des plantes, des animaux et des Indiens, inlassablement. Il rédigea le journal de bord de l'expédition. C'est-à-dire qu'il nomma aussi. Les plantes et les animaux inconnus. Il écrivit leurs noms, les inventa peut-être. Il était doué pour l'invention de mots. Nommer et dessiner ne suffisaient pas. Il inventa alors un système de notation des chants des oiseaux et des cris des animaux terrestres. Toujours rendre compte, trouver un moyen de représenter. Inventeur compulsif mais pratique, il explora de nouvelles techniques pour l'impression sur tissu et sur papier sans presse, pour la peinture par pulvérisation, pour l'effet de relief en peinture. Dans un pays où, jusqu'il y a peu, l'imprimerie était interdite, la presse locale était interdite. Dans un pays qui découvrait tout juste la pensée libérale et l'espace public. Dans un pays loin des centres de savoir européens. Toujours, la transmutation d'un support à un autre : des cris d'animaux en notation écrite, de l'écrit en imprimé, de l'imprimé en photographique. Et toujours, il les nomma : polygraphie (ce que nous appelons photocopie), pulvographie, stéréopeinture. Inventer, c'est faire et c'est nommer. Inventer sans nommer n'a pas de sens, pas de poids, pas d'histoire. Peut-être Niépce l'a-t-il fait avant lui, les nommant héliographies, écritures par le soleil. Un joli mot, mais sans pérennité. Peu importe, Florence est lui aussi un inventeur. Et il a, lui, la paternité du mot.

Florence était dessinateur et peintre. Il aimait (comme Daguerre) le clair-obscur, la transparence, les reflets, la fumée, les nuages. Et il inventa la peinture cispacente, plaçant des feuilles de papier dans une chambre obscure pour y reproduire les images de l'extérieur. C'était une forme de *camera obscura*. Son premier appareil était rudimentaire : une caisse de bois couverte avec sa palette de peintre et la lentille d'une lorgnette dans le trou de la palette. N'est-il pas merveilleux que la peinture (la palette) fut ainsi mise au service de la photographie ? Alors que Baudelaire voyait la photographie comme une très humble servante de l'art. La peinture cispacente ne fut peut-être pas une véritable invention technique. Mais ce fut une invention linguistique. Florence inventeur de mots. Cispacent. De ce côté-ci du visible. Et, début 1833, il enduisit ces papiers de nitrates d'argent. Il parvint à fixer l'image avec de l'ammoniaque et de l'urine. Et ainsi il inventa la photographie. La première photographie fixée, pérenne, sans doute. Le premier positif-négatif. Il photographia (comme Niépce) la vue depuis la fenêtre de son cabinet de travail, la prison de sa ville, un buste de La Fayette.

Ne subsistent de lui que des photographies par contact. Des étiquettes, des diplômes. Des reproductions proches de l'imprimerie plutôt que des prises de vue originales. Celle de la collection du bouquiniste Pedro Correa do Lago montre des étiquettes de flacons de produits chimiques. Sans doute ceux qu'il utilisait. Une photographie auto-référentielle. Presque un autoportrait. Elle a pour nom, écrit de sa main, « Épreuve n°2 (Photographie) ». En 1838, Florence offrit au Prince Joinville, gendre de l'Empereur du Brésil, le portrait photographique d'un Indien Bororo, obtenu par contact d'un de ses dessins. Sans doute le premier portrait photographique au monde. Il réalisa aussi des clichés-verre. Florence essaya aussi avec des sels d'or. Il n'en reste pas d'exemple. Peut-être était-ce trop coûteux. Même si, par son mariage, Florence était devenu un riche propriétaire terrien. Et, contre son gré, un esclavagiste. Mais c'est une autre histoire. Celle de ses mariages, de ses enfants, des esclaves, et du collège Florence, le premier collège pour jeunes filles du pays.

Il ne reste que très peu d'images photographiques d'Hercule Florence. Ces étiquettes de 1833, un diplôme maçonnique. Pourquoi le reste a-t-il disparu ? Serait-ce pour des raisons techniques ? Ou bien serait-ce parce que ce pays ne sait pas préserver son histoire ? Parce que, longtemps, il ne s'est guère soucié de son passé autre que glorieux, colonisateur et conquérant ? Je crois plutôt que c'est parce que le discours européen, français ou anglais, a dominé. Parce que l'Europe a imposé son histoire. Le pauvre Florence ne faisait pas le poids. Le pauvre Brésil ne faisait pas le poids non plus.

Comme je l'ai écrit ailleurs, la photographie est un appareil. Les images techniques sont produites par des appareils. L'appareil photo est une boîte noire programmée à produire des photographies, et chaque photographe réalise une des possibilités qu'offre le programme de l'appareil. Le photographe est à l'intérieur de son appareil. L'homme et l'appareil se confondent pour ne faire plus qu'un. Ainsi pouvons-nous qualifier le photographe de fonctionnaire de l'appareil.

L'invention européenne de la photographie est le fruit de deux appareils, un de pouvoir politique et un de pouvoir économique et financier. La combinaison des deux est ce qui constitue depuis bientôt 150 ans le système photographique dans lequel nous vivons. À l'exception de rares rebelles, que j'ai nommés « photographes expérimentaux » : ceux qui savent qu'ils jouent contre les appareils, ceux qui tentent de répondre à la question de la liberté dans le contexte général des appareils. Après la mort de Niépce, Daguerre est allé proposer leur invention au gouvernement français. En faisant cela, il a transformé une invention révolutionnaire en outil utilisable par le pouvoir à ses propres fins. Il a abdiqué sa liberté de créateur au profit du bien public, de la raison d'état, du pouvoir politique. François Arago, lors de la présentation du daguerréotype le 3 juillet 1839 à la Chambre des Députés, a mis en avant le fait que cette invention serait une source de richesse et un instrument de pouvoir. Elle servirait le triomphe des valeurs républicaines autant que celui de la

découverte technologique. De tels progrès préparent la voie d'un état démocratique idéal. Les états doivent développer les plus nobles applications comme celle-ci dans leur propre intérêt. Ils doivent faire converger la science, l'art et la politique vers un même but. La photographie au service de l'appareil de la science, et la science au service de l'appareil de l'État. Une chose publique. Les programmes qui en découlent et les fonctionnaires qui les exécutent. Des photographes fonctionnaires de cet appareil qui doivent raisonner en termes de pouvoir, de contraintes et d'utilité. Des photographes qui ont dû abdiquer leur liberté créatrice pour se conformer aux normes du pouvoir politique et médiatique, pour obtenir des commandes et être publiés.

Concurremment, Talbot a inventé le calotype, une photographie multiple. Une photographie qu'on peut reproduire. Une photographie qui devient un objet. Un objet qu'on peut vendre, qu'on peut acheter. Une économie de travail et d'argent, un potentiel commercial certain. Il faut payer pour l'objet photographie, et il faut payer pour le brevet de la calotypie. Un univers marchand. Un appareil financier. Des programmes qui impliquent un transfert financier. Des photographes fonctionnaires de cet appareil qui doivent raisonner en termes de revenus, de coûts et de profits. Des photographes qui ont dû abdiquer leur liberté créatrice pour entrer dans le marché, être vendables et vendus.

La tristesse de l'histoire d'Hercule Florence, c'est qu'il était loin de tout et n'avait aucune chance d'être reconnu. Quand il apprit l'existence du daguerréotype, en 1840, il fut troublé et amer. Et il ne s'occupa plus jamais de photographie. Son invention sombra dans l'oubli. Les faits nouveaux ne sont pas bienvenus dans l'Histoire consacrée, celles des dominants.

La beauté de l'histoire d'Hercule Florence, c'est qu'il était là avant. Un inventeur. Un expérimentateur. Une image unique. Pas de règles. Pas de programmes. Pas (encore) d'appareil. Ni politique, ni financier. Nul ne sait ce qui serait advenu si cet obscur Brésilien était devenu, comme il se devrait, l'inventeur officiel de la photographie en lieu et place de ceux qui furent reconnus. Mais sa force (et son charme) est qu'il reste le premier et le seul photographe d'avant l'appareil. Avant l'appareil du pouvoir, avant l'appareil de la finance. Nous sommes dans la post-histoire, à la fin de l'ère écrite alphabétique, dans le triomphe des images techniques. Florence fut le premier à produire des images techniques. Le premier à inventer l'art de reproduire le monde sans se donner la peine de le faire soi-même. Le premier photographe libre. Le premier franc-tireur. Le premier révolutionnaire. Et, comme je l'ai écrit ailleurs, la seule possibilité de révolution qui nous reste aujourd'hui, c'est d'avoir une philosophie de la photographie.

P.S. Comme vous vous en êtes peut-être déjà rendu compte, ce texte est un faux. Une fiction. Vilém Flusser ne l'a pas écrit. Mais il aurait pu l'écrire. Le 23 avril 1986, Madame Michou Strauch-Barelli et Monsieur Alain Leloup, du Centre niçois de photographie, écrivirent à Vilém Flusser à Robion pour lui proposer de participer à un colloque à la mémoire d'Hercule Florence sur le thème « Problématique des inventions des systèmes photographiques et de leurs diffusions », qui devait se tenir les 18 et 19 octobre 1986 à la Villa Arson à Nice et être coordonné par le critique italien Angelo Schwarz, que Flusser connaissait bien. Flusser accepta par une lettre du 2 mai. L'historien brésilien Boris Kossoy devait présenter l'invention de la photographie par Hercule Florence ; parmi les autres intervenants pressentis se trouvaient André Rouillé, Alain Desvergues, Jean Arrouye, Michel Frizot et Anne Baldassari. Malheureusement, le 26 juin, le Centre niçois de photographie informa Flusser que le colloque n'aurait pas lieu, par suite du désistement financier de la DRAC¹. J'ai donc imaginé que, au lieu de faire, comme prévu, une conférence plus générale titrée « la photo comme image technique : la fin de l'histoire », Flusser s'était intéressé à Florence, arrivé comme lui au Brésil à l'âge de 20 ans. Mon inspiration a été un essai de Sergio Burgi, conservateur du fonds photographique de l'Instituto Moreira Salles (São Paulo et Rio de Janeiro), la plus vaste collection brésilienne de photographie. Cet essai, titré « De Florence à Flusser. L'invention de la photographie et la réflexion critique sur son influence et sa présence dans les arts visuels et la culture contemporaine » est paru dans *Hercule Florence. Le Nouveau Robinson*, catalogue de l'exposition sur Hercule Florence au Nouveau Musée National de Monaco du 17 mars au 11 juin 2017 (commissariat Linda Fregni Nagler et Cristiano Raimondi). L'autre livre de référence en français sur Hercule Florence est : Boris Kossoy, *Hercule Florence. La découverte isolée de la photographie au Brésil*, Paris, L'Harmattan, 2016. On peut aussi lire mon article sur Hercule Florence dans la revue en ligne TK-21 de décembre 2024 : <https://www.tk-21.com/Un-meteque-nomme-Hercule-Florence>

Marc Lenot, Paris 15.04.2025

¹ Ces lettres se trouvent dans l'Archive Vilém Flusser dans le dossier CON8, Conférences annulées sous les cotes 36 à 41, aux pages 51-56.